

CAFEICULTURE ET PROJET THEICOLE: COMPLEMENTARITE OU CONFLIT ?

JEAN- EMET NODEM

FLSH/Université de Dschang, Cameroun

E-mail: jeanemet@yahoo.com

RESUME

La production caféière introduite dans les campagnes de l'ouest Cameroun sous la forme des plantations familiales intéressait toutes les strates sociales. L'abandon quasi-totale de celles-ci par les populations paysannes démontre à suffisance son rôle minable dans le développement rural de cette localité.

L'implantation de la production théicole dans la même zone sous la forme de la grande plantation utilise plutôt les paysans et paysannes physiquement solides. Il se trouve que c'est sur cette couche sociale que les éventuels promoteurs de la caféiculture misaient encore pour relancer celle-ci.

Les salaires minables et précaires ne permettent pas aux paysans ouvriers du projet théicole de renforcer leurs activités agricoles. Ces deux cultures de rente antagonistes ont introduit dans la zone de Djuttista des conflits culturels et culturaux.

INTRODUCTION

Le projet théicole de Djuttitsa est un gros investissement dans la province de l'Ouest Cameroun. Il occupe un espace d'au moins 1660 hectares dans l'un des sites les plus fertiles des chaînes montagneuses de Ouest. Ce site d'une superficie de 1660 hectares avait permis, pendant des années, aux paysans des départements du Bamboutos et de la Menoua- de résoudre tant bien que mal leurs problèmes alimentaires.

Son fonctionnement normal a nécessité une ponction d'au moins 500 paysans et paysannes qui s'occupaient la plupart du temps des activités caféicoles. A-côté de ce groupe d'acteurs se trouvent des cadres originaires des zones anglophones du Cameroun. Les facteurs qui sous-tendent l'existence et le fonctionnement de ce projet de thé n'ont-ils pas une incidence sur le développement de la caféiculture dans les départements concernés ?

1. Aperçu du projet théicole de Djuttitsa

La "Cameroon Development Corporation" (C.D.C.) entretient trois projets théicoles au Cameroun. Il s'agit des projets de Ndu, Tolé et Djuttitsa. Ce dernier situé à 1850m d'altitude, sur les hautes terres de l'ouest Cameroun, à cheval sur les départements des Bamoutos et de la Menoua. Il a été créé le 29 mai 1968 par un décret du chef de l'Etat camerounais.

Il existait à l'intérieur du site de ce projet, plusieurs catégories de paysans-agriculteurs. Ceux-ci avaient été expulsés¹⁰ sans toutefois être réinstallés à un endroit précis. Cette situation de sauve-qui-peut a entraîné plusieurs perturbations aux environs dudit projet. La caféiculture n'en a pas été épargnée.

1.1 Les catégories d'exploitants expulsés de leurs activités

L'expulsion à laquelle je fais allusion a été inégalement ressentie par les différents exploitants. Cette inégalité réside au niveau de la manière par laquelle chaque catégorie utilisait ce terrain avant son expulsion. On y trouvait les propriétaires résidents, les propriétaires sémi-résidents et les exploitants non-propriétaires.

1.1.1 Les propriétaires résidents

Les propriétaires résidents sont des paysans qui avaient à la fois leurs maisons d'habitation et une ou deux portions de terres à leur disposition à Djuttitsa. Autrement dit, ces paysans y avaient leur "Mbéa" - concession dans laquelle vit continuellement une personne ou un chef de famille - et leur "Nka" - champ clôturé contenant des cultures associées et situé autour du "Mbéa" -. Parfois, la notion de "Mbéa" laisse immédiatement croire au "Nka". C'est dans ce groupe de paysans qu'on retrouvait la quasi-totalité des premiers occupants de ce milieu.

Le "Nka" le plus rapproché des maisons d'habitation était entouré d'une très forte clôture et contenait essentiellement les cultures associées. Une importance particulière était accordée à la caféiculture et aux autres fruitiers. Au départ, ce champ renfermait une bonne variété de cultures vivrières. Mais au fur et à mesure que les autres fruitiers et les caféiers grandissaient, bon nombre de cultures vivrières disparaissaient rapidement.

¹⁰ Les études de faisabilité relatives aux sols, climat et à la main d'œuvre avaient montré que la zone de Djuttitsa était propice aux activités théicoles. Le décret n° 68/74/Cor du 29 mai 1968 avait déclaré d'utilité publique les travaux d'implantation d'un complexe agro-industriel dans ce site. Les paysans qui s'y trouvaient étaient donc appelés à le libérer. Le dernier délai pour le faire était fixé le 31 janvier 1983.

Finalement on n'y trouvait plus que les ignames, les bananiers, le taro et le macabo. Dès que ces "Nka" vieillissaient, les femmes n'y trouvaient plus leurs intérêts. La conquête de nouveaux terrains dans ce milieu était destinée à produire les cultures vivrières et à assurer par-là de nouvelles occupations aux femmes. La prédominance des cultures de rente à côté des maisons n'était pas due uniquement à la croissance et à l'occupation maximum de l'espace par les plantes, mais à l'envie d'avoir de l'argent. Contrairement aux habitudes de la plupart des paysans-agriculteurs de la région, ces propriétaires résidents avaient de vastes espaces réservés aux cultures vivrières. Ils s'étaient rendu compte que ces cultures étaient économiquement très rentables.

Bon nombre de propriétaires résidents s'étaient spécialisés dans la vente des pommes de terre, des choux et des oignons. Les hommes avaient d'ailleurs leurs propres portions de terres sur lesquelles ils ne cultivaient que des produits qu'ils désiraient. La quasi-totalité de ces cultures était destinée à la vente. Par contre, les femmes de ces propriétaires résidents voulaient d'abord nourrir leur famille avant de vendre le reste de la production. Les portions de terre réservées aux femmes étaient plus importantes car ces propriétaires étaient en majorité des polygames.

Tous les champs éloignés des maisons d'habitation étaient entourés aussi d'importantes clôtures. Chaque clôture avait sa fonction particulière. La clôture qui entoure le "Mbea" était entretenue avec beaucoup de minutie. Elle servait à limiter la divagation des animaux domestiques. Ces propriétaires résidents élevaient des porcs, des chèvres, des moutons et des poules.

1.1.2 Les propriétaires semi-résidents

Les propriétaires semi-résidents sont des paysans qui exploitaient une portion de terrain à Djuttitsa, mais qui avaient leur "Mbéa" loin de cette exploitation. Tous les membres de leur famille vivaient donc hors de ce site. Autour de leurs maisons d'habitation, se trouvaient des champs de caféiers. Non loin de ces champs, ils avaient la plupart du temps un autre réservé essentiellement aux cultures vivrières.

La conquête des terres dans la zone de Djuttitsa, n'était pas due au manque total des espaces à exploiter, mais plutôt à la rentabilité quasi nulle de celles-ci. La caféiculture avait pris le dessus. C'est pourquoi les champs de ces propriétaires résidents étaient constitués surtout des cultures vivrières en l'occurrence les pommes de terre. Les propriétaires semi-résidents ont occupé ce terrain au moment où les paysans ne

s'intéressaient plus ardemment à la caféiculture. Les paysans-planteurs, semi-résidents dans ce site étaient alors déçus par la caféiculture. Certains étaient d'ailleurs motivés par leurs femmes qui n'arrivaient plus à joindre les deux bouts à cause de la rareté des terres fertiles.

Cependant, entre 1966-1977, certains propriétaires semi-résidents ont commencé à planter des pieds de caféiers et des bananiers dans leur champ. D'après eux, ces cultures étaient plutôt stratégiques. C'est au cours de cette période qu'ils commençaient à suspecter à travers les diverses prospections et surtout le bornage, qu'ils n'en étaient pas vraiment propriétaires.¹¹ Ils pensaient que leurs activités soutenues devaient leur conférer à ce terrain et tout naturellement le droit de propriété.

Les propriétaires semi-résidents avaient au moins une case de passage à Djuttitsa. Le chef de famille propriétaire du champ y passait la nuit avec ses enfants pendant la période que durait un travail précis à effectuer. Les enfants qui ne fréquentaient aucune école y passaient leur temps.

Au niveau de la grande chambre qui tient souvent lieu de salon se trouvait un foyer qui permettait au semi-résident de se réchauffer et surtout de sécher les cultures vivrières qui se trouvaient soit au toit, soit dans les chambres. Une chambre était réservée au repos et l'autre au magasin. Il va sans dire que certains propriétaires qui avaient de vastes terrains construisaient deux maisons. Les magasins jouaient le rôle de greniers et étaient contrôlés¹² par l'homme. Les femmes de ces paysans n'habitaient pas dans ce champ. C'est pourquoi elles préféraient rentrer avec la plus grande quantité de leurs cultures vivrières.

La culture de la pomme de terre ordonnait généralement leur vie à l'intérieur de ce site. Les paysans y résidaient au moment de cultiver, de semer, de sarcler et surtout pendant la période des récoltes. Ils s'y trouvaient fréquemment au mois de décembre, janvier, mars, et juillet. Au moment du semis, du sarclage et de la récolte, ils se battaient pour l'entretien de leur propre portion et pour l'acquisition de leur dû.

¹¹ Les propriétaires résidents et semi-résidents obtenaient au préalable l'accord du chef du village avant leur installation à Djuttitsa. Le chef recevait – généralement une seule fois – des dons financiers et / ou matériels. Ces dons symboliques ne représentaient pas la valeur réelle du terrain acquis. Les exploitantes non-propriétaires demandaient à leur tour des espaces à l'intérieur des zones ainsi obtenues. Ces groupes de paysannes devaient ensuite offrir une partie de leur production aux propriétaires après récolte. La notion de propriété défendue par les paysans se basait sur le droit coutumier. L'incompréhension ou le conflit provenait de la prédominance du droit foncier moderne sur le droit coutumier. On peut consulter à ce sujet Ela, J., - M; 1982. *L'Afrique des villages*. Paris, Karthala.

¹² Généralement dans la zone de l'ouest Cameroun les greniers destinés à la conservation de certaines cultures vivrières appartiennent aux femmes. Dans la zone de Djuttitsa les hommes expropriés avaient déjà procédé à une sorte de reconversion professionnelle suite à la chute brutale de la production caféière. Cette reconversion les introduisait dans la production des vivres. Ils avaient donc tout comme les femmes besoin des greniers.

Avant le semis, certains propriétaires semi-résident surveillaient leurs récoltes en renouvelant si possible certaines lianes ou en renforçant le nombre de piquets. Ce travail était très important pour limiter les dégâts que causaient les singes et les bœufs des Bororos. Ces mesures de prévention étaient dues au fait que les propriétaires semi-résidents s'absentaient parfois et surtout au moment de la cueillette du café. Ils constataient souvent après plusieurs absences qu'une partie de leur production avait été dévastée soit par les porcs, soit par les chèvres des propriétaires résidents.

1.1.3. Les exploitantes non-propriétaires

Les exploitantes non-propriétaires étaient des femmes qui demandaient des portions de terres à cultiver aux propriétaires résidents et aux semi-résidents. La grandeur de l'espace accordé dépendait des relations sociales⁴ que celles-ci entretenaient avec ces propriétaires. S'il s'agissait par exemple de la belle-mère du propriétaire, la portion devait non seulement être très vaste, mais située dans une région fertile.

Au départ, il existait très peu d'exploitantes non-propriétaires. La durée de la jachère était de deux ou trois ans. A chaque saison, les propriétaires devaient redistribuer une partie de leur champ aux exploitantes. Cette pratique n'avait pas duré. Au fur et à mesure que les années passaient, le nombre d'exploitantes non-propriétaires s'augmentait et finalement, les portions de terrains n'étaient pas suffisantes pour les satisfaire. Certaines femmes n'arrivaient plus à cultiver pendant deux saisons les portions qu'elles avaient reçues. Les propriétaires les attribuaient à d'autres femmes. Cette affluence démontrait que dans leurs lieux de résidence ces femmes n'arrivaient plus à joindre les deux bouts à cause de la rareté des terres fertiles.

Les exploitantes non-propriétaires rendaient d'énormes services aux propriétaires des champs qu'elles cultivaient. Ceux-ci fixaient parfois le jour où ces femmes iraient cultiver leurs propres portions de terrain. Au moment de la récolte, elles offraient aussi une partie de leur production à ces propriétaires. Ces derniers récoltaient souvent la quantité de la production qui les intéressait à l'insu de ces exploitantes. La quantité récoltée dépendait surtout de l'étendue de l'espace cultivé par l'exploitante. Beaucoup d'exploitantes se plaignaient couramment. Ce genre de pratique s'opérait surtout quand il s'agissait de la culture de pomme de terre. Les propriétaires ne demandaient pas à n'importe quelles femmes de leur offrir une partie de leurs productions. Leurs belles-mères et les femmes de leurs grands amis étaient parfois exemptes et ne donnaient que suivant leur volonté. Le déplacement des exploitants non-propriétaires vers la zone de

Djuttitsa diminuait donc considérablement la main d'œuvre auparavant réservée à l'entretien et à la cueillette du café.

1.2 Le développement de la caféiculture face à l'expropriation des occupants du site de Djuttitsa

Les trois groupes d'exploitants de ce site n'ont pas occasionné les mêmes perturbations dans le secteur de la caféiculture. Les propriétaires résidents ont perdu les exploitations caféières qui se trouvaient aux alentours de leurs maisons à l'intérieur de ce site. La majorité d'entre eux s'est installée non loin de leurs anciennes habitations. Ils ont donc payé ces terrains aux paysans qui n'étaient pas touchés par l'expropriation.

Bon nombre d'entre eux s'étaient contentés uniquement d'un espace pour bâtir la maison d'habitation. Ils s'efforçaient de créer ensuite de petites portions de terrain essentiellement réservées aux cultures vivrières. Les hommes préféraient semer quelques rejetons de banane plantain et élever quelques bêtes tels que les chèvres et les moutons autour de leurs maisons. Ceux qui étaient encore solides se faisaient recruter dans le projet théicole. Ceux-ci s'en sortaient mieux que les hommes avancés en âge. Au total, rares étaient ceux qui s'intéressaient à la culture du café. La subsistance immédiate était prioritaire pour eux.

Le retour des propriétaires semi-résidents dans leurs habitations initiales a eu une incidence considérable sur le développement de la caféiculture dans les départements des Bamboutos et de la Menoua. Le déplacement de cette catégorie de paysans dans la zone de Djuttitsa les amenait à se détourner de l'exploitation des cultures vivrières à l'intérieur ou aux alentours de leurs plantations caféières. Aussi l'approvisionnement des marchés locaux en vivres permettait également à d'autres planteurs de caféiers d'accélérer les espaces réservés à la caféiculture. La majorité des propriétaires semi-résidents et des exploitantes non-propriétaires qui avaient pris goût à la production des cultures vivrières n'ont pas abandonné ces activités. Des pieds de caféiers ont été arrachés au profit de cultures vivrières. Etant donné que ces anciennes zones n'étaient pas fertiles comme à Djuttitsa, ils multipliaient alors les espaces réservés aux cultures vivrières. Cette mentalité n'a pas manqué de faire tâche d'huile dans ces deux départements.

En somme, les propriétaires semi-résidents s'intéressaient ardemment aux cultures vivrières sans toutefois abandonner la caféiculture. Tel n'est pas le cas pour les propriétaires résidents qui étaient désormais placés dans une insécurité alimentaire chronique qui, selon la Banque mondiale (1986: 9), le

type d'insécurité "est la situation de ceux qui, faute de pouvoir se procurer de la nourriture; ont en permanence une alimentation déficiente." Cette situation est compréhensible, car les paysans agriculteurs avaient été expulsés sans être immédiatement indemnisés. La réinstallation de ces propriétaires-résidents a occasionné une réduction drastique des zones auparavant réservées à la caféiculture aux environs de Djuttitsa.

2. L'incidence de la dépayssannisation sur le développement de la caféiculture aux environs du projet théicole de Djuttitsa

2.1 Le déplacement des "Seigneurs de la terre" vers le projet théicole de Djuttitsa

Parmi les ouvriers du projet théicole de Djuttitsa, on retrouve plusieurs catégories de personnes. On a d'abord les expropriés, les paysans-planteurs, les veuves et les jeunes hommes. Il va sans dire que la principale cause du déplacement des paysans réside dans l'agriculture, mais chaque catégorie recrutée dans la plantation de Djuttitsa a des raisons particulières qui caractérisent le processus de dégradation de sa situation. La connaissance de ces particularités est nécessaire pour comprendre les raisons qui poussent chaque catégorie de paysan à défendre son statut d'ouvrier.

Bon nombre d'expropriés se trouvaient dans des difficultés qui les ont empêchés de se présenter rapidement au projet théicole pour se faire recruter. Les expropriés que nous avons appelés propriétaires résidents avaient d'abord des problèmes urgents telle que la construction des maisons d'habitation pour leur famille. Ils ne pouvaient pas associer les deux activités puisque le travail commence dans le complexe agro-industriel à 7 heures et se termine à 15 heures. Ce n'est que cinq ans après leur expropriation que certains anciens propriétaires-résidents encore dynamiques et installés près du projet se sont fait recruter. Ils sont surtout des hommes car leurs épouses s'occupent exclusivement des cultures vivrières. Le salaire qu'ils perçoivent constitue leur unique espoir. Unique parce qu'ils ne comptent ni sur l'agriculture, ni sur le petit élevage. Ils ont de ce fait très peur de leur renvoi du projet. Cette peur s'est manifestée au cours des enquêtes que nous avons effectuées auprès d'eux. Le désir de devenir ouvrier était provoqué dans ce cas non pas par le mauvais rendement de leurs activités agricoles, mais plutôt par la disparition totale de celle-ci. C'est à l'intérieur de ce groupe qu'on retrouve ceux qui

considèrent leur passage à la plantation de Djuttitsa comme un adieu aux activités agricoles.

Les anciens occupants du site de Djuttitsa que nous avons appelés semi-résidents sont assez nombreux parmi les ouvriers. Leur situation est cependant différente de celle des expropriés résidents. Les semi-résidents étaient d'ailleurs parmi les premiers paysans à se faire embaucher au projet théicole de Djuttitsa. Cette situation s'explique par le fait qu'ils n'avaient pas de maison d'habitation à l'intérieur du site et n'avaient donc pas de travaux indispensables et urgents à effectuer immédiatement après leur expropriation. Leur déplacement est dû à la disparition des portions de terre qu'ils exploitaient dans le site de Djuttitsa. Ces semi-résidents sont de véritables paysans ouvriers en ce sens qu'ils tentent de jouer ces deux rôles.

L'expropriation avait donc préparé une main-d'œuvre considérable pour le projet théicole de Djuttitsa. Une main-d'œuvre constituée de paysans appauvris qui sont contraints de demeurer dans ce projet pour survivre.

En plus des expropriés, une bonne partie des ouvriers est composée de planteurs et cultivatrices venant des régions voisines. Ces paysans n'avaient plus confiance aux activités agricoles et pastorales. La plupart d'entre eux étaient des planteurs de café. En 1986, les ouvriers âgés de 30 à 50 ans constituaient 87,50 % de la main-d'œuvre. Ils étaient presque tous des pères de familles, et propriétaires d'au moins une plantation de caféiers.

Les principaux acheteurs qui sont les coopératives n'inspirent plus entièrement confiance aux planteurs de caféiers. Ces derniers sont souvent escroqués à plusieurs niveaux du processus de transformation de leur café à l'usine. Les échantillonneurs et les sondeurs sont souvent très habiles dans cette pratique illicite. A côté de ces pratiques s'ajoutent les désordres du marché international qui jouent également sur les prix du café. Mais il semble que les paysans planteurs vivant aux environs du projet théicole n'étaient pas très inquiétés par ces difficultés. Ils continuaient à entretenir leurs pieds de caféiers.

Le désintéressement quasi total avait commencé au moment où ces planteurs avaient réalisé que leurs pieds de caféiers étaient de plus en plus attaqués par les maladies qu'on n'arrivait pas à traiter. L'une de ces maladies était la pourriture des baies. Selon les paysans ouvriers, elle était

très répandue. Cette pourriture est causée par l'antracnose¹³. Selon ces derniers, il existait également des insectes non moins redoutables à la survie du caféier et peu connus des paysans.

Quelques rares planteurs arrivaient cependant à vaincre l'antracnose. C'était généralement les dignitaires qui avaient le privilège d'être les premiers à recevoir les fongicides et les conseils des techniciens agricoles¹⁴.

La principale source de revenu des "seigneurs de la terre" se trouvait ainsi attaquée de toute part et ne répondait plus entièrement à leurs attentes. L'antracnose, l'antestia et les chenilles poreuses avaient créé au préalable une main d'œuvre potentielle pour le projet théicole de Djuttitsa. Cette main d'œuvre potentielle se rendait de jour en jour compte que les efforts qu'elle fournissait dans les plantations de caféiers n'étaient plus rentables.

La lutte contre ces ravages n'était pas facile car les ouvriers qui avaient été déçus par leur production caféière disaient que toutes ces maladies dérivait de la "mort de leur sol". Cette conception est tout à fait pessimiste car d'après eux, cette "mort" est irréversible et s'inscrit dans l'ordre normal des choses. En effet, ils affirment qu'ils le cultivent depuis de longues dates et qu'ils s'attendaient un peu à ce qu'il devienne un jour moins rentable. Certains voient l'origine de la pourriture des fruits dans l'humidité de leur zone. Certes ils ne sont pas loin de la réalité, mais confondent le phénomène accélérateur avec le champignon. C'est dans ce tâtonnement que plusieurs paysans-planteurs ont cherché à se faire embaucher dans le projet théicole de Djuttitsa.

Cette pourriture des baies des caféiers a profondément perturbé les relations entre les petits producteurs pauvres et les "coxeurs"¹⁵. Ces

¹³ Cette antracnose est provoquée par un champignon qui progresse énormément dans les régions humides. La très longue saison des pluies et le climat très frais des environs du projet théicole de Djuttitsa favorise l'évolution de l'antracnose. Selon le mémento de l'agronome (1980: 840), "l'affectation se manifeste par des tâches en dépression sur les fruits, à tous les stades de développement, ceux-ci brunissent, noircissent et sont perdus par pourriture."

¹⁴ Selon les techniciens agricoles, il existait également des insectes non moins redoutables à la survie du caféier et peu connus par les paysans. Ce sont les *antestia* et les chenilles poreuses. Les *antestia* sucent la fleur du caféier. Les chenilles poreuses percent surtout les tiges des caféiers qui se séchent. Les plantations de caféiers des environs du projet théicole de Djuttitsa subissaient ces maux.

¹⁵ Les "coxeurs" étaient des paysans aisés qui avaient généralement une autre activité en dehors de l'agriculture. Ils étaient engagés soit dans l'achat et la vente des animaux domestiques tels que les porcs et les chèvres, soit dans la vente des étoffes. En plus de ce commerce, ils percevaient des sommes assez importantes après la vente du café qu'ils récoltaient dans leur propre champ. Les "coxeurs" que j'ai rencontrés étaient d'abord de grands planteurs de caféiers. Le "coxage" n'était qu'une activité ponctuelle. Il avait lieu avant et au moment de la floraison des caféiers. D'après Ngougou (1986: 5), le "coxeur" est une "personne qui achète le café aux planteurs soit pour le livrer à la coopérative, soit pour le vendre aux propriétaires d'usine de torréfaction."

derniers aidèrent les petits paysans pauvres planteurs de caféiers à subsister jusqu'à la vente de leur café. Les planteurs savaient qu'ils étaient escroqués et que cette pratique était illicite, mais ils ne manquaient pas de recourir aux "coxeurs" en cas de maladie ou au moment de la paie des frais de scolarité de leurs enfants.

La chute brutale de la production caféière a contraint les "coxeurs" à démissionner. Les paysans-planteurs qui faisaient des transactions avec les "coxeurs" en cas de difficultés ne pouvaient plus être fidèles à leur promesse. Ils prenaient de l'argent aux "coxeurs" et n'entendaient pas leur donner toute leur production annuelle. Ils s'arrangeaient à conserver une bonne partie de cette production pour acheter par exemple des engrais utiles pour l'entretien des plantations de caféiers. La baisse de la production qui n'est pas allée de pair avec la diminution de leurs difficultés les a désormais contraints à livrer parfois toute leur production à leurs créanciers "coxeurs". Les planteurs de caféiers encore solides qui subsistaient grâce au "coxage" ont été contraints de trouver un emploi au projet théicole de Djuttitsa. La plantation de caféiers devenant une activité purement secondaire.

Le petit élevage qui amenait les paysans planteurs à joindre les deux bouts était également ravagé. Il était constitué de porcs, de chèvres et de moutons. Pour bon nombre de paysans-ouvriers, c'était "un véritable drame" qui était plus douloureux que la pourriture des baies de café. Les revenus de la caféiculture étaient réinvestis dans ce petit élevage. Au lieu d'aller prendre la fleur du café, certains paysans préféraient vendre leurs pourceaux.

Le déplacement quasi massif des "seigneurs de la terre" vers le projet théicole de Djuttitsa montre que l'essentiel pour eux était d'avoir un moyen de subsistance. Ces "seigneurs de la terre" étaient au prime abord des chefs de famille. Les fiches de 455 ouvriers élaborées en 1986, montrent que 4,85 % d'entre eux étaient des célibataires; 95,15 % avaient au moins une épouse. La possession d'une maison d'habitation et d'un champ précède généralement le mariage dans cette région. Le fait de se marier sans être en possession d'un moyen de production constitue un phénomène anormal à l'intérieur des villages limitrophes du projet théicole de Djuttitsa. Une bonne partie de la main d'œuvre recrutée à Djuttitsa était donc victime des perturbations dans le domaine de la caféiculture et du petit élevage. La nature des tâches confiées aux planteurs illettrés à l'intérieur du projet théicole de Djuttitsa contraint ces derniers à se détourner une fois de plus des plantations caféières.

2.2 La tâche servile et l'avenir de la caféiculture aux environs du projet théicole de Djuttitsa

Je me suis particulièrement intéressé aux activités des ouvriers rétribués à l'heure, qui sont en grande majorité des paysans autochtones. Ils sont tous engagés dans des activités manuelles. Ces anciens planteurs de caféiers et cultivatrices sont intégrés dans un processus de production où la recherche du profit est très importante. Les conditions de travail qui permettent d'atteindre ce but – visé par le projet – limitent énormément la possibilité d'un retour à la terre. Il existe dans cette plantation de Djuttitsa les tâches qui sont détestées et celles qui sont au contraire enviées par beaucoup d'ouvriers – les tâches "nobles". Les planteurs de caféiers et les cultivatrices se retrouvent dans les "tâches serviles". C'est à partir de cette distinction qu'on peut constater que la rémunération à l'heure varie suivant la nature de la tâche. La principale tâche servile est la cueillette des feuilles de théiers. La majorité d'ouvriers du projet théicole de Djuttitsa se trouvent dans ce secteur d'activité. En consultant les fiches de recrutement élaborées en 1986, on se rend compte que 83,20 % d'ouvriers dont 66,20 % d'hommes et 17 % de femmes étaient virés dans ce secteur. Ici règnent des incertitudes multiples. L'ouvrier n'est ni en mesure de prévoir son rendement journalier, ni son salaire mensuel. Ce rendement journalier et le salaire mensuel sont conditionnés par l'état de santé de l'ouvrier et les intempéries de la nature telles que les fortes pluies...

Les ouvriers sont répartis par sections. Il existe trois sections de cueillette. Chaque section est divisée en quatre équipes d'environ trente ouvriers. Le chef de section a au moins le niveau de la classe de 3^e des établissements d'enseignement secondaire et le chef d'équipe est le plus souvent un ouvrier qui a d'abord fait ses preuves dans le domaine de la cueillette. La nomination d'un chef d'équipe dépend de l'avis du chef de section. En principe, le chef d'équipe est jugé apte non seulement à la cueillette, mais aussi pour l'encadrement des ouvriers. Toutes ces conditions éliminent la quasi-totalité des paysans illettrés et donnent l'avantage aux jeunes qui n'ont pas eu de succès dans les écoles et collèges.

Les chefs d'équipe surveillent les conditions dans lesquelles se font la cueillette et la "table"¹⁶. Les chefs d'équipe circulent à l'intérieur des théiers et parmi les ouvriers au travail. Ils montrent parfois aux novices le type de

¹⁶ La "table" est la disposition des feuilles de théiers après la cueillette. L'ouvrier doit placer les feuilles qui se trouvent au sommet du théier au même niveau. Les ouvriers utilisent à cet effet un bâton pour être sûr de la disposition horizontale des feuilles arrangées.

feuille qui intéresse le projet et donne des coups de main aux anciens ouvriers par la distribution ça et là des poignées de feuilles de théiers. Les chefs d'équipe sanctionnent immédiatement ceux qui cueillent mal ou troublent les autres ouvriers. La sanction peut déboucher sur un renvoi temporaire ou sur une diminution du salaire mensuel de l'ouvrier. Cette dernière sanction est motivée par le rapport du chef d'équipe. Elle est du reste minutieusement analysée par les cadres du projet.

Les chefs d'équipe ont une tenue spéciale qui les distingue nettement des autres ouvriers. Bon nombre des chefs d'équipe sont originaires de Bafou. Les chefs d'équipe suivent les ouvriers même sous de fortes pluies.

Les chefs de section sont tous anglophones¹⁷. Ce sont des ouvriers qui ont d'abord travaillé dans d'autres plantations avant leur affectation à Djuttitsa. Le chef de section indique la zone de travail et suit la régularité des activités des ouvriers de sa section. Il sert d'intermédiaire entre la section et la direction du projet théicole. Ces chefs circulent à l'intérieur de la plantation. Ils jouent un rôle administratif et ne sont pas par conséquent aptes à la cueillette comme les chefs d'équipe.

Il ressort de cette description que les paysans et les paysannes engagés dans le domaine de la cueillette sont soumis à la surveillance stricte de plusieurs chefs. Mais les relations entre ces différents chefs et les ouvriers ne sont pas toujours bonnes. Cette mésentente dérive de l'idée que les uns se font des autres.

Les paysans sont contraints de respecter - quel que soit leur âge - les exigences des jeunes qui sont leurs chefs. Les critères de choix du chef dans la plantation de Djuttitsa n'ont aucun rapport avec les valeurs connues par les paysans-ouvriers. Ici, les facteurs héréditaires cèdent la place aux diplômes. On n'est plus chef parce qu'on a été le fils d'un chef, mais parce qu'on sait lire et écrire. Les paysans ouvriers manifestent une sorte d'obéissance qui frise un peu l'hypocrisie. Les révérences aux chefs sont souvent suivies des interrogations suivantes: "Qu'est-ce que l'enfant-là dit ?". Les paysans ouvriers n'honorent donc le chef qu'en sa présence.

Les renvois temporaires dus aux retards sont fréquents au niveau de la cueillette. Ils perturbent les rapports entre les ouvriers et les dirigeants et

¹⁷ Les premières plantations de la CDC avaient été créées dans les provinces du Nord-ouest et du Sud Ouest. Les Camerounais d'origine anglophone se trouvent donc parmi les tous premiers employés de cette société. Compte tenu de leur expérience professionnelle, ils sont souvent affectés dans les postes de direction de la C.D.C. Les populations originaires de l'Ouest Cameroun recrutées uniquement lors de la création de la plantation de Djuttitsa n'avaient pas les mêmes potentialités.

placent aussi ces ouvriers dans une incertitude permanente. Le cas couramment cité en exemple dans cette plantation est le fait de renvoyer temporairement un ouvrier après un retard de "cinq minutes". Bon nombre de retardataires vivent loin du projet. Etant donné qu'ils ne traitent leurs propres affaires qu'après 15 heures, ils dorment trop, or ils sont également obligés de se lever très tôt. Ceux qui vivent à Foto, Baleveng et dans certains quartiers du village Bangang se lèvent à 4 h30 et doivent se mettre en route au plus tard à 5heures du matin. Au début de chaque mois, les paysans-ouvriers ne sont pas toujours sûrs d'atteindre la fin sans être victimes au moins d'un renvoi temporaire à cause du retard. Les paysans-ouvriers spécialisés dans la cueillette en sont couramment victimes puisqu'ils sont placés à la fois sous le regard d'un chef de section et d'un chef d'équipe.

Le retard pourrait être résolu si les cars étaient mis à la disposition de ces ouvriers comme le fait par exemple la Société Camerounaise de Palmiers à huile (SOCAPALM). A propos de ce cas, Tjeega (1973: 193) dit que: "les employés habitant loin de la plantation, au centre urbain d'Eséka ou dans les villages éloignés sont transportés tous les matins à leur lieu de travail, de même, les déplacements importants à l'intérieur de la palmeraie sont assurés par les véhicules de la société."

Selon les ouvriers rencontrés, ceux qui sont renvoyés temporairement à cause d'un retard ou pour autres fautes quelconques ne font absolument rien pendant toute la journée. Ils ne travaillent ni au projet, ni dans leur propre plantation. D'après les paysans ouvriers victimes de ces renvois temporaires, les cadres du projet théicole de Djuttitsa n'aiment pas écouter leurs problèmes particuliers. On est donc loin de ce que Courade (1977: 110) observait à la PAMOL. Dans cette société,

Si une faute est commise aucune violence verbale comme cela a cours en pays francophone. Le travailleur est invité à s'expliquer devant une commission composée de représentants de la direction et au syndicat et, si la faute est reconnue, il reçoit généralement une lettre d'avertissement qui sera jointe au dossier.

Nous sommes encore loin de ce qui se passe dans les entreprises japonaises. Nakane (1974: 88) fait remarquer à propos de ce cas que:

Le sentiment de sympathie que le chef éprouve envers ses subordonnés est désigné par le terme "onjo-shugi", c'est-à-dire paternalisme. Le terme connote une

certaine estime pour le subordonné. Le chef tiendra réellement compte des désirs et des opinions de ceux-ci. Plus la qualité et l'importance du chef sont grandes, plus cette tendance est marquée.

Ainsi, les paysans-ouvriers cherchent à être corrects à l'intérieur du projet. Cette option n'est rendue possible qu'au détriment des activités agricoles telle la caféiculture. Le salaire perçu après ce choix peut-il permettre aux paysans-ouvriers de survivre et d'entretenir leurs plantations de caféiers ?

Le salaire perçu par la majorité de paysans-ouvriers provient des activités de cueillette du thé. Le salaire mensuel qu'ils perçoivent n'est que la somme des rémunérations journalières. Pour avoir huit heures, les paysans-ouvriers produisaient 26 kg de thé. Une heure de travail pour la majorité d'entre eux était évaluée à 99,00 Francs CFA. Bon nombre d'entre eux, en l'occurrence les hommes, se retrouvaient à la fin du mois avec 18 575 Francs CFA.

Le grand problème ne réside pas au niveau du montant mais au caractère fluctuant et incertain du salaire en général. Cette incertitude frappe le salaire de la plupart des anciens planteurs de caféiers. Ils sont moins aptes que les femmes, mais compte tenu du fait qu'ils sont presque tous illettrés, ils sont virés dans ce secteur. Les fortes pluies et un mauvais état de santé peuvent facilement faire chuter le rendement d'un ouvrier pendant plusieurs jours. Si c'est un ouvrier qui n'était pas auparavant très performant, il peut se retrouver facilement bien en deçà de son salaire mensuel. On peut donc se rendre compte que les paysans-ouvriers, anciens planteurs de caféiers, perçoivent un salaire bas et incertain au projet théicole de Djuttitsa.

Les paysans-ouvriers dépensent très peu au sein du projet théicole de Djuttitsa. Leur surveillance est stricte et ils doivent faire un effort permanent pour obtenir 26 kg de thé. La plupart d'entre eux ramènent au projet théicole la nourriture préparée dans leur domicile. La grande partie de leur dépense se situe au niveau des frais de scolarité de leurs enfants, des médicaments et surtout des prix de l'absence dans leur quartier. Pour ce dernier cas, ils sont moralement contraints de payer leur absence aux occasions de solidarité qui ont lieu aux moments où ils sont au projet théicole. Plusieurs paysans se contentent de leur présence physique à de telles occasions. La situation des paysans-ouvriers est particulière; à leurs absences régulières s'ajoute le fait que les paysans savent qu'ils perçoivent de l'argent par mois. Dès qu'une occasion se présente, ils sont

contraints d'envoyer leur participation qui peut être matérielle ou financière. Cette situation ne gêne pas les paysans-ouvriers.

Les paysans-ouvriers payent également la main d'œuvre qui s'occupe de leurs activités agricoles. Ils sollicitent cette main d'œuvre au moment de la cueillette du café; les ouvrières ont besoin d'elle durant tout le processus agricole¹⁸ (culture, sarclage et récolte). La pension offerte aux ouvriers mis en retraite au projet théicole vient discréditer encore sérieusement l'image des dirigeants des coopératives de café. Les paysans-ouvriers qui n'entendent pas abandonner ce statut de si tôt font comprendre que quelle que soit la production qu'un planteur de caféiers peut avoir, il ne peut rien prétendre comme aide financière de la coopérative après son vieillissement et l'abandon de ses activités de planteur.

CONCLUSION

En réalité, ce projet théicole constitue un miroir par lequel les paysans-ouvriers auscultent les supercheries des dirigeants des coopératives de planteurs de café. Leur discussion avec les paysans non ouvriers peut augmenter le doute et le mécontentement de ces derniers. La fierté des paysans-ouvriers peut nous amener à prendre le modèle de grande plantation comme un moyen de développement rural. Or la grande plantation, qu'elle soit théicole ou caféicole, devient un motif de prolétarianisation dès qu'elle s'installe en milieu rural.

En effet, ce qu'on exploite chez le paysan, ce n'est ni son savoir, ni son savoir-faire – inutiles dans la plantation théicole – mais ses muscles. Si les paysans-ouvriers pouvaient recevoir suffisamment d'argent de cette plantation théicole, on se trouverait en face d'un développement séparé où les privilégiés sont incapables de faire bouger la locomotive du développement rural.

Cette dernière entreprise exige la prise de conscience et la mise sur pied par la majorité des ruraux de projets d'intérêt commun sous-tendus par les valeurs sociales des concernés. Les grandes plantations de culture de

¹⁸ Dans ce domaine alimentaire, le projet théicole met à la disposition des ouvriers du riz, de l'huile de palme et des noix de coco. Tous ces produits sont vendus aux ouvriers à des prix relativement bas par rapport à ceux qui sont pratiqués dans les villages autour du projet théicole. Certains ouvriers performants, au niveau de la cueillette, perçoivent des sachets de thé en guise de récompense. Face à ces sachets de thé, certains ouvriers n'hésitent pas à critiquer les coopératives des planteurs de café qui, depuis des années, n'ont jamais donné l'occasion aux planteurs de goûter au produit fini.

rente ou les petites plantations paysannes caféières qui sont actuellement les revers de cette vision et contribuent tous au sous-développement de ce milieu.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Banque mondiale, 1986.

Rapport sur le développement. Washington D.C.

Courade, G., 1977.

Les plantations industrielles d'Unilever au Cameroun. Yaoundé, C.N.G.

Nakane, C., 1974.

La société japonaise. Paris, Armand Colin.

Nodem, J., - E., 1990.

Implantation de la C.D.C. à Djuttitsa et son incidence sur le développement du milieu rural environnant. Thèse de Doctorat 3^e cycle, soutenue à l'Université de Yaoundé.

Tjeega, P., 1973.

Les types d'exploitation de la palmeraie à huile dans la région d'Eséka Dingombi. Yaoundé, ORSTOM.